

ALLEMAGNE

Les mots d'ordre du III^e Reich En zig-zag à travers le Reich devant l'Europe

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Plus d'opposition! - Une armée nationale-socialiste puissante malgré les difficultés économiques. - La bonne entente avec la France et avec l'Occident

Tandis que le jeu diplomatique en Europe apparaît de plus en plus faussé par l'attitude de la Grande-Bretagne dans le conflit italo-abyssin, devenu, par surcroît, grâce aux soins vigilants de Londres, un conflit Italie-Société des Nations, l'Allemagne hitlérienne poursuit progressivement et méthodiquement sa route.

Mais cette marche en avant du III^e Reich, on s'obstine, chez nous et ailleurs, à la suivre fragmentairement et de la façon la plus superficielle. On note bien au passage quelques manifestations, des armements, certaines prises de position diplomatiques... mais toujours en agitant ces remarques intermittentes d'une saucisse antifasciste particulièrement épaisse. Dans le cas germanique, comme dans l'affaire italienne, l'idéologie du Front populaire, à la remorque du Communisme moscovite, accomplit son œuvre d'incompréhension et de bellicisme. La situation s'aggrave même pour l'étude des phénomènes allemands d'une intelligence plus générale encore. Pour le fascisme proprement dit, les menaces immédiates de complications économiques et guerrières que comporte la folle politique de Genève, ont, en effet, commencé à ouvrir les yeux. Pour l'Allemagne, la plus dangereuse incompréhension continue à régner presque à l'état pur.

A cet égard, les récents discours prononcés par le général Goring nous fournissent des éléments d'appréciation qu'on aurait tort de considérer seulement sous leur aspect théâtral, comme on a l'habitude de le faire. L'insistance avec laquelle le chef du gouvernement prussien est revenu à plusieurs reprises sur les mêmes idées, sur les mêmes formules, au cours de cérémonies caractéristiques de la nouvelle Allemagne, donne une indication très certaine sur la pensée d'Hitler lui-même.

Prenant la parole à Sarrebrück, le général Goring a commencé par affirmer : « L'Allemagne est Hitler et Hitler c'est l'Allemagne. »

Puis, parlant de cette affirmation nationale-socialiste totalitaire, il a montré que les diverses oppositions étaient liquidées, notamment l'opposition religieuse. Le III^e Reich, suivant lui, ne s'attaque ni à la religion en tant que religion, ni à l'Eglise en tant qu'Eglise, mais il supprime radicalement toute influence politicienne clérical.

Répétant par ailleurs aux préoccupations d'ordre social et économique, mises au premier plan depuis quelque temps, par la disette de beurre, de graisse et de certaines denrées, dont la rareté et la cherté se manifestent d'autant plus que le manque de devises ne permet guère les importations, M. Goring a vivement insisté pour que « ces quelques difficultés matérielles passagères » ne découragent personne...

A Neuwied, inaugurant un nouveau pont sur le Rhin qui porte son nom, il est revenu, avec insistance, sur les bruits alarmistes de même nature.

Qu'on ne s'imagine pas à l'étranger, n'est-il écrit, qu'après avoir balayé les oppositions de partis, de classes et de corporations, après avoir forgé de rien le glaive qui assure sa sécurité, après avoir enfanté en un rien de temps une flotte aérienne, cette même Allemagne va succomber d'un seul coup pour un quart de litre de beurre. Elle ne capitulera pas plus devant le ne sais quelle passagère disette de beurre que devant le manque de porcs.

Balayer les oppositions, balayer les difficultés économiques, telle est en effet la première catégorie des idées dominantes actuellement dans les milieux dirigeants du III^e Reich.

Et, comme nous venons de l'entendre de la bouche même de Goring, qui ne recule pas devant les expressions les plus rudes, le puissant levier qui rend possible et justifie à la fois cette action, c'est la restauration

de la force militaire du pays et de sa volonté consciente de puissance.

Le Reich a rendu à l'Allemagne, déclare Goring à Sarrebrück, la liberté et l'honneur? Qu'importe alors la disette de graisse ou de beurre... Tout sacrifice doit nous paraître léger s'il nous permet de nous procurer des obus, des avions, des canons. Quand l'heure du destin sonnera, peu importera, à ce moment, que nous ayons ou non des porcs et du beurre, pourvu que nous ayons des canons.

N'est-ce pas d'ailleurs le même Goring qui, quelques jours avant, inaugurant une école de guerre aérienne à Gatow, déclarait au cours de sa harangue :

La création d'une flotte aérienne de guerre sera complétée plus tard comme une des grandes actions du Fuhrer. Car il va de soi que le peuple allemand a absolument besoin d'une aviation forte pour défendre son honneur et sa liberté.

Balayage des oppositions et stoïcisme à l'égard des privations matérielles, restauration de la puissance militaire nationale... Goring, comme porte-parole officiel du Fuhrer ces derniers temps, ne s'en est pas tenu à ces deux séries de mots d'ordre qui font bon ménage. De chacun de ces discours, il a fait un triptyque, par l'introduction d'un troisième élément qui, celui-là, tranche nettement par rapport aux deux autres dans le vocabulaire guerrier du premier ministre de Prusse : l'affirmation d'un désir de paix, et plus spécialement de bonne entente avec l'Occident et avec la voisine France.

La transition à laquelle Goring a eu recours dans chacun de ces discours, ne cherche d'ailleurs nullement, dans son raccourci antithétique à camoufler les contrastes. « Seul un glaive aiguë protège la paix », a dit Goring à Gatow. Et il l'a répété, presque mot pour mot, à Sarrebrück et à Neuwied, en abordant la troisième partie de chacune de ses interventions oratoires, consacrée à la paix et au rapprochement franco-allemand, dont voici les formules les plus caractéristiques qui associent étroitement les idées d'armement et d'entente.

Sur le nouveau pont du Rhin : Je souhaite que ce pont soit à tout jamais une œuvre de paix, qu'il soit un trait d'union pacifique, non seulement de rive à rive, mais de peuple à peuple... Vous tous qui vivez ici, a-t-il poursuivi, sachez que vous n'êtes pas sans défense. Derrière vous se trouve une nouvelle et puissante Allemagne. Derrière vous se trouve une armée forte, au-dessus de vous veille une flotte aérienne reconstituée...

Au milieu de la foule des Sarrois : Une armée forte, une épée bien aiguisée sont les meilleures garanties de la paix à laquelle l'Allemagne reste attachée. Que les Français, conclut l'orateur, abandonnent enfin cette idée insensée que nous n'attendons que le jour où nous pourrions attaquer la France. Nous avons appris à nous connaître dans la grande mêlée des peuples et nous avons de l'estime les uns pour les autres. Nous n'avons plus besoin de mesurer nos forces ; nous préférons la concurrence d'un travail pacifique. Je suis convaincu que, de même que le peuple allemand, le peuple français ne souhaite rien plus ardemment que la paix.

Les mots d'ordre ainsi lancés au début de ce mois par le général Goring ont été inspirés, répétons-le, par Adolf Hitler en personne. L'insistance avec laquelle Goring s'est répété, à trois reprises, ne permet guère d'en douter. Mais dans quelle mesure correspondent-ils à des réalités ?

Plus d'oppositions ! Les restrictions au second plan des préoccupations !

Evidemment ceux qui, il y a quelques semaines à peine, à propos de quelques incidents, faisaient, hors d'Allemagne, un tableau dramatique des oppositions qui se déchânaient contre le régime, accepteront avec peine les affirmations de Goring. Et pourtant, depuis le congrès de Nuremberg qui comportait déjà un avertissement éloquent dans ce sens, toutes les données de la politique intérieure allemande concordent : l'opposition religieuse, au lieu de s'aggraver, est en somme, malgré l'emprisonne-

ment d'un évêque ; les associations frondeuses d'étudiants-hobereaux ont été dissoutes sans dommage ; les juifs courbent la tête devant le boycottage national ; les Casques d'acier ont abdiqué et perdu tout espoir de se substituer aux Nazis...

Quant aux difficultés économiques, elles sont sérieuses, mais rien ne permet de croire, pour le moment du moins, qu'elles placent le III^e Reich devant une situation inextricable.

Passons au deuxième mot d'ordre : la restauration de la puissance militaire du Reich.

Sur ce point, l'accord est absolu parmi les observateurs ou les critiques étrangers de l'Allemagne hitlérienne.

Mais il ne suffit pas de s'entendre sur l'incontestable réalité du réarmement allemand par le gouvernement hitlérien. Il faut constater aussi l'immense puissance morale que cette œuvre, telle qu'elle est conçue, apporte à Adolf Hitler et au national-socialisme pour leur entreprise totalitaire sur l'ensemble de la nation. Depuis le 7 novembre, tous les jeunes Allemands de la classe 14 — la première classe du service militaire rétabli — prêtent solennellement serment de fidélité à Hitler et au régime national-socialiste, sous les plis du nouveau drapeau de guerre, l'étendard militaire d'Empire, qui arborait encore quelques espoirs des oppositions les plus diverses à cédé la place, lui aussi, à la croix gammée. Ainsi, le dernier drapeau non hitlérien a disparu. Comprendra-t-on enfin, en France, que, loin de constituer la force mystérieuse qui devait renverser l'Hitlérisme, l'armée allemande renforcée est, avec le parti Nazi, la base nationale du III^e Reich ?

Reste le troisième mot d'ordre : le rapprochement avec la France et l'Occident. C'est précisément à ce point de vue qu'il serait temps de renoncer au bourrage de crâne avec lequel on trompe l'opinion publique. Ceux qui n'ont pas cessé d'annoncer, à grand renfort de mauvaise foi ou d'ignorance, qu'Hitler serait renversé par la Reichswehr, doivent se rendre compte à présent que c'est avec Hitler et son armée que la France fera l'accord... ou la guerre.

Claude JEANTET.



— Par Allah ! Le S.D.N. va mettre fin à la guerre en interdisant l'arrivée du pétrole en Abyssinie et celle du chianti en Italie !... (Brennessel)

Poètes et musiciens

La censure nationale-socialiste continue à veiller sur la culture allemande avec une sévérité qui n'est par dépourvue de caprices. L'an dernier, Richard Strauss, le compositeur le plus célèbre de l'Allemagne, jouissait d'une vogue que l'on pouvait juger excessive : dans les opéras de Berlin, et d'ailleurs, ses œuvres tenaient toujours l'affiche ; on les entendait dans les concerts, à la T.S.F. Cette année, elles ont disparu : Richard Strauss a eu le malheur de se brouiller avec les dirigeants, il a dû renoncer à ses fonctions de président de la Chambre musicale.

Offenbach et Mendelssohn, musiciens israélites, restent proscrits. Par contre, le « non Aryen » Bizet a toujours la faveur du répertoire.

La Bibliothèque Nationale de Berlin possède de nombreux inédits de Meyerbeer, entre autres un Journal complet et un fragment d'opéra, Judith. En vertu d'un accord intervenu au moment de la donation, ces œuvres devaient être publiées en 1934. Cependant, leur publication n'est pas encore à l'ordre du jour ; y sera-t-elle jamais, Meyerbeer étant israélite ?

Inutile de dire que Heine figure au premier rang des proscriptions. L'Académie de Munich, qui édite de petits volumes de poésie allemande, vient de consacrer son n° 24 à Henri Heine. Elle s'est attiré une verte semonce du Schwarze Korps. L'organe des milices noires prétend, lui aussi, régenter la littérature : « On a peine à croire, s'exclame-t-il, que dans l'Allemagne nationale-socialiste pareille chose soit possible. Les membres d'une Académie allemande n'auraient-ils pas conscience de ce que le mot « Deutsch » signifie ? Heine n'appartient pas à notre poésie. Dans une collection de poésies allemandes il n'y a pas place pour lui. »

Derrière, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles descendait le Rhin en bateau ; passant devant le rocher de la Lorelei, ils entonnèrent le célèbre chanson de Heine ; aussitôt, un nazi de l'avancer vint eux et de leur demander s'ils n'avaient pas honte de chanter une chanson dont l'auteur est juif.

On a maintenu, cependant, la Lorelei, dans certains recueils de chants populaires, avec la mention : « Auteur inconnu. »

Danse allemande

On connaît à peine, chez nous, la danse allemande. Certains commencent, comme le regrette Levinson, qui en avait vu des spécimens à l'étranger, la jaugeant sans indulgence. Il faut croire qu'elle répond à un besoin, ou à une mode nationale, car ses progrès sont constants depuis une vingtaine d'années : elle compte dans toute l'Allemagne des admirateurs fanatiques ; l'école de Mary Wigman, sa principale initiateur, à Dresde, ne peut plus suffire à ses élèves, et partout on commence à fonder des écoles imitatrices ou rivales. Dans la plupart des opéras allemands, la danse nouvelle se substitue déjà à la danse classique.

L'hiver dernier on avait organisé, à Berlin, une « Semaine de danse allemande » : elle eut tant de succès qu'on la recommença à partir de dimanche. Toute cette semaine le Théâtre du Peuple, une des plus grandes salles de Berlin, est réservé à diverses exhibitions de solistes et de groupes de danseurs.

C'est Mlle Palucca qui ouvre la série : il faut être vraiment populaire, ou sûr de soi, pour occuper seul la scène une soirée entière, sans autre musique que celle d'un piano, devant 2.000 spectateurs. Pavlova le pouvait, Argentina le peut encore. Mlle Palucca, les critiques allemands le reconnaissent, n'est pas un génie de la danse : elle est tout à fait dépourvue de cette grâce, de cette légèreté, de cette harmonie qui caractérisent les danseuses illustres. D'un corps souple, entraîné par une bonne gymnastique, elle exécute des pas lents ou rapides, des sauts, tendant les bras dans des attitudes extatiques, les agitant dans des gestes comiques — concinnement ou inconcinnement — ou les plantant brutalement sur sa hanche.

Si c'est un mérite d'être proche de la nature, les danses nègres, dont on se détourne en Allemagne avec horreur, le sont beaucoup plus que la danse allemande : elles exaltent un sentiment élémentaire, ce qui ne saurait être le cas lorsqu'on interprète les musiques raffinées d'un Albeniz ou d'un Richard Strauss. La danse de Mlle Palucca apparaît plutôt — comme un pantomime rythmée, mais insuffisamment, et pas du tout stylisée. L'entraînement gymnastique, un certain sens plastique et musical ne suppléent pas à cette légèreté aérienne qui reste le don suprême des danseurs ; ce don engendre la joie ; mais la danse allemande est triste.

Les « Cahiers » de Beethoven

Un ouvrage qui va paraître prochainement sera accueilli avec une vive curiosité par le monde musical et par les admirateurs de l'illustre compositeur : les « Cahiers de Beethoven », qui remplissent trois gros volumes de 700 pages. Comme ils sont griffonnés d'une écriture à peine lisible, personne, jusqu'à présent, n'avait entrepris de les déchiffrer. M. Walter Rohlf, qui a fait ce travail, n'y a pas consacré moins de quatre ans.

Les Cahiers notent, de la façon la plus minutieuse, toutes les occupations, les soucis, les intérêts du grand musicien entre les années 1819 et 1827. Ils contiennent bien des détails insignifiants, mais aussi des renseignements précieux, parfois inédits, comme le compte rendu d'une rencontre de Beethoven avec Liszt, âgé de onze ans. On y apprend que Beethoven était un lecteur infatigable ; il lisait non seulement Shakespeare et Le Tasse, Goethe et Walter Scott, mais de nombreux ouvrages d'histoire, de philosophie, de logique, de médecine ; il s'intéressait spécialement à l'homéopathie, à la guérison des maladies d'oreilles... et à la syphilis. Enfin les amateurs trouveront dans les Cahiers maintes confidences sur sa vie amoureuse.

Les protestants français à Berlin

Le 29 octobre, les églises françaises de Berlin ont célébré le 250^e anniversaire de l'arrivée des protestants, émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes. Cette date est celle de l'Édit de Potsdam, promulgué par le Grand Electeur pour donner un statut à ces réfugiés français, qui accouraient par milliers.

Leur principale église, qui porte le nom pompeux de « Cathédrale Française » et se trouve en plein centre de Berlin, face au Théâtre d'Etat, fut construite en 1705 sur le modèle de l'ancien temple de Charenton. Ils constituent encore trois paroisses dans la capitale et plus d'une douzaine dans le reste de l'Allemagne, à Stettin et à Königsberg, à Hanau, à Erlangen. Mais le lien qui s'est maintenu entre eux est de nature purement religieuse : l'immense majorité ne savent même pas le français, et l'on a dû supprimer le sermon dans notre langue, qui avait duré jusqu'en 1914. Les « Huguenots » ne se sont pas seulement assimilés par la vie commune et les mariages ; le nombre de ceux qui portent des noms français diminue, on en compte à peine 10.000 à Berlin, au lieu de 20.000 au commencement du dix-huitième siècle. Faut-il rappeler la réponse qu'ils firent à Napoléon, lorsqu'il leur demanda de rentrer en France : « Sure, nous sommes devenus Prussiens ! »

Il existe encore à Berlin un « Collège Français », qui avait été fondé il y a deux siècles par les fils des « Huguenots ». Aujourd'hui ils n'y ont plus, cet établissement est surtout fréquenté par des fils de famille et des enfants de diplomates. L'enseignement en français, qui s'étendait jadis à toutes les matières, se rétrécit d'ailleurs d'année en année, et sa valeur est douteuse, car les professeurs qui le donnent ne savent qu'imparfaitement notre langue.

L'un d'eux fit cependant jouer par ses élèves, à l'occasion du jubilé, une petite pièce en trois actes, dont le premier était en vers français.

Le vin allemand

On a célébré dans tout le Reich la semaine du vin allemand. Dans le Palatinat, on a inauguré une route du vin qui traverse les crus les plus célèbres, et à Berlin une cavalcade a promené dans les rues des tonneaux, des vignes en papier et des jeunes filles brandissant des coupes à moitie pleines. « Ou est le vin ? » criaient les badauds, car on avait promis d'en distribuer 4.000 bouteilles ; ce qui est bien peu pour quatre millions d'habitants.

Cette propagande augmentera-t-elle la consommation du vin ? Jusqu'à présent les Allemands l'aiment beaucoup, mais n'en boivent guère : cinq à six litres par

an et par habitant ; l'Italie 90 litres, la France 140. Aussi leur production, insignifiante par rapport à la nôtre, dépasse-t-elle encore leurs besoins : en moyenne deux millions d'hectolitres pour un vignoble de 80.000 hectares. L'an dernier — année exceptionnelle — la récolte dépassa quatre millions d'hectolitres.

Tout est relatif ; la France se plaint d'une surabondance de vin avec une production de 50 à 60 millions d'hectolitres ; l'Allemagne, qui est plus peuplée, en a trop de deux millions. Il y a quelques années, un ministre n'avait-il pas formé le projet de faire arracher une partie des vignobles du Rhin et de la Moselle ? Ce projet échoua, car les vigneron allemands, qui sont près de 200.000, sont généralement de tout petits propriétaires et, si vident médiocrement du produit de leurs vignes, ils ne pourraient pas vivre du tout si y substituait d'autres cultures.

Disette de beurre

On en a beaucoup parlé dans la presse étrangère, et même allemande, depuis un mois. Sans vouloir en exagérer la gravité, il convient de s'arrêter un instant à ce phénomène, puisqu'aussi bien il pose certaines questions. La disette de beurre, loin d'être une affaire de quelques jours ou de quelques semaines, comme le prétendait M. Gorbels, ne fait que s'accroître. De plus en plus, pour se procurer cette denrée précieuse, il faut faire la queue pendant des heures, s'il s'agit de grands magasins ; les boutiques plus modestes n'en donnent qu'aux clients connus, et ils s'estiment heureux s'ils en obtiennent un quart ou un huitième de livre en achetant pour vingt marks de produits divers. Les débrouillards qui se vantaient d'acquiescer à la campagne ne sont guère plus heureux ; ordi a été donné à tous les producteurs de lait petits et grands de l'apporter à des laiteries, où on leur rend, sous forme de beurre, juste de quoi faire la consommation familiale. Le paysan n'a donc plus de beurre à vendre, même à ses amis, même à sa fille, si elle est domestique à Berlin.

Cela n'est rien, affirme la propagande ; regardez les privations que Mussolini impose à son peuple. Sans doute, mais l'Italie est en guerre, et l'Allemagne n'y est pas pour le moment. Elle manque de devises pour acheter du beurre à l'étranger, dit-on encore ; mais précisément sa balance commerciale n'avait pas été de longtemps aussi favorable que le mois dernier. La statistique officielle donne pour septembre 318 millions de marks à l'importation, 372 millions à l'exportation, soit un excédent de 55 millions. Faut-il supposer que ces chiffres sont faux, que la caisse de devises de M. Schacht est plus vide qu'il ne l'indiquent ; ou qu'il accumule des réserves dans un but inconnu ? Ou encore que la récolte de plantes fourragères serait pire que l'an dernier, où elle fut déjà mauvaise ; ou que l'organisation tant vantée de M. Darré ne vaudrait rien ?

La fin de la Burschenschaft

C'est un signe des temps, sinon un événement considérable, que la disparition de cette « Burschenschaft » qui, pendant plus d'un siècle, représentait aux yeux du monde l'étudiant allemand, son caractère, ses mœurs, ses aspirations. Produit du mouvement patriotique qui saisit la jeunesse allemande après les guerres de l'Empire, elle eut pour patron le poète national Arndt et pour point de départ l'Université d'Iéna. Elle groupa bientôt des étudiants de quatorze universités qui célébrèrent leur première fête au château historique de la Wartburg, le 18 octobre 1817. C'est là que les membres de la Burschenschaft se sont réunis une dernière fois pour prononcer sa dissolution.

La Burschenschaft voulait l'unité allemande ; son patriotisme était « grand-allemand » plutôt que prussien. Pendant longtemps elle compta peu de membres dans la partie prussienne de l'Allemagne. Elle avait des tendances vaguement républicaines, ou du moins « libérales », comme on disait à cette époque. Ce fut elle qui emporta aux chausseurs de Lützow et fit connaître les couleurs noir, rouge et or, que devait adopter la république de Weimar.

Aujourd'hui elle comptait une centaine d'associations, qui avaient tous leurs couleurs, rubans et casquettes dont elles étaient fières. C'est une véritable révolution dans la vie des étudiants que la suppression de ces insignes ; le 18 octobre, la plupart les avaient déjà remplacés par l'uniforme brun. La jeunesse étudiante, qui tenait jadis à se distinguer des autres, serait-elle prête à se perdre dans la grande masse nationale-socialiste ?

Tel est le sens que l'on voudrait attribuer à cet événement. Nous ne voulons plus, dit-on, d'autre sélection que celle qui sera opérée par le parti. Les membres des principales associations d'étudiants formaient jusqu'à présent des coteries, qui avaient accablé certaines carrières ; il fallait en avoir fait partie pour atteindre à de hautes situations, à la Wilhelmstrasse ou dans tel autre ministère. Tout cela est fini. Seuls subsistent désormais, sans distinction d'origine, ceux qui auront fait leurs preuves de capacité et de fidélité au nouveau régime.

Il faudra voir. Pour le moment, un autre groupement, le « Köseer Verband », qui groupe les « corps » les plus aristocratiques, n'a accepté de se dissoudre que comme fédération ; les sociétés dont il se composait subsisteront individuellement. Et d'ailleurs, des intérêts de classe ou de caste ne peuvent-ils trouver d'autres formes pour se grouper ?

Le vin allemand

On a célébré dans tout le Reich la semaine du vin allemand. Dans le Palatinat, on a inauguré une route du vin qui traverse les crus les plus célèbres, et à Berlin une cavalcade a promené dans les rues des tonneaux, des vignes en papier et des jeunes filles brandissant des coupes à moitie pleines. « Ou est le vin ? » criaient les badauds, car on avait promis d'en distribuer 4.000 bouteilles ; ce qui est bien peu pour quatre millions d'habitants.

Combats, mais il a admis, en particulier au cours de sa grande manifestation oratoire à Fremont, que quantité de mesures prises avaient besoin d'être ajustées et révisées. Bien mieux, il a annoncé une trêve dans l'application du New Deal et déclaré que, la plupart des buts visés ayant été atteints, un moment de répit était proche. Si cette assurance de répit ne termine pas la lutte, elle l'apaise en tout cas, et il est hors de doute que, dès à présent, M. Roosevelt met, avec habileté, cet apaisement à profit pour s'efforcer de regagner une partie de l'influence perdue et d'accroître, en même temps que son prestige, ses chances de réélection.

an et par habitant ; l'Italie 90 litres, la France 140. Aussi leur production, insignifiante par rapport à la nôtre, dépasse-t-elle encore leurs besoins : en moyenne deux millions d'hectolitres pour un vignoble de 80.000 hectares. L'an dernier — année exceptionnelle — la récolte dépassa quatre millions d'hectolitres.

Tout est relatif ; la France se plaint d'une surabondance de vin avec une production de 50 à 60 millions d'hectolitres ; l'Allemagne, qui est plus peuplée, en a trop de deux millions. Il y a quelques années, un ministre n'avait-il pas formé le projet de faire arracher une partie des vignobles du Rhin et de la Moselle ? Ce projet échoua, car les vigneron allemands, qui sont près de 200.000, sont généralement de tout petits propriétaires et, si vident médiocrement du produit de leurs vignes, ils ne pourraient pas vivre du tout si y substituait d'autres cultures.

Disette de beurre

On en a beaucoup parlé dans la presse étrangère, et même allemande, depuis un mois. Sans vouloir en exagérer la gravité, il convient de s'arrêter un instant à ce phénomène, puisqu'aussi bien il pose certaines questions. La disette de beurre, loin d'être une affaire de quelques jours ou de quelques semaines, comme le prétendait M. Gorbels, ne fait que s'accroître. De plus en plus, pour se procurer cette denrée précieuse, il faut faire la queue pendant des heures, s'il s'agit de grands magasins ; les boutiques plus modestes n'en donnent qu'aux clients connus, et ils s'estiment heureux s'ils en obtiennent un quart ou un huitième de livre en achetant pour vingt marks de produits divers. Les débrouillards qui se vantaient d'acquiescer à la campagne ne sont guère plus heureux ; ordi a été donné à tous les producteurs de lait petits et grands de l'apporter à des laiteries, où on leur rend, sous forme de beurre, juste de quoi faire la consommation familiale. Le paysan n'a donc plus de beurre à vendre, même à ses amis, même à sa fille, si elle est domestique à Berlin.

Cela n'est rien, affirme la propagande ; regardez les privations que Mussolini impose à son peuple. Sans doute, mais l'Italie est en guerre, et l'Allemagne n'y est pas pour le moment. Elle manque de devises pour acheter du beurre à l'étranger, dit-on encore ; mais précisément sa balance commerciale n'avait pas été de longtemps aussi favorable que le mois dernier. La statistique officielle donne pour septembre 318 millions de marks à l'importation, 372 millions à l'exportation, soit un excédent de 55 millions. Faut-il supposer que ces chiffres sont faux, que la caisse de devises de M. Schacht est plus vide qu'il ne l'indiquent ; ou qu'il accumule des réserves dans un but inconnu ? Ou encore que la récolte de plantes fourragères serait pire que l'an dernier, où elle fut déjà mauvaise ; ou que l'organisation tant vantée de M. Darré ne vaudrait rien ?

La fin de la Burschenschaft

C'est un signe des temps, sinon un événement considérable, que la disparition de cette « Burschenschaft » qui, pendant plus d'un siècle, représentait aux yeux du monde l'étudiant allemand, son caractère, ses mœurs, ses aspirations. Produit du mouvement patriotique qui saisit la jeunesse allemande après les guerres de l'Empire, elle eut pour patron le poète national Arndt et pour point de départ l'Université d'Iéna. Elle groupa bientôt des étudiants de quatorze universités qui célébrèrent leur première fête au château historique de la Wartburg, le 18 octobre 1817. C'est là que les membres de la Burschenschaft se sont réunis une dernière fois pour prononcer sa dissolution.

La Burschenschaft voulait l'unité allemande ; son patriotisme était « grand-allemand » plutôt que prussien. Pendant longtemps elle compta peu de membres dans la partie prussienne de l'Allemagne. Elle avait des tendances vaguement républicaines, ou du moins « libérales », comme on disait à cette époque. Ce fut elle qui emporta aux chausseurs de Lützow et fit connaître les couleurs noir, rouge et or, que devait adopter la république de Weimar.

Aujourd'hui elle comptait une centaine d'associations, qui avaient tous leurs couleurs, rubans et casquettes dont elles étaient fières. C'est une véritable révolution dans la vie des étudiants que la suppression de ces insignes ; le 18 octobre, la plupart les avaient déjà remplacés par l'uniforme brun. La jeunesse étudiante, qui tenait jadis à se distinguer des autres, serait-elle prête à se perdre dans la grande masse nationale-socialiste ?

Tel est le sens que l'on voudrait attribuer à cet événement. Nous ne voulons plus, dit-on, d'autre sélection que celle qui sera opérée par le parti. Les membres des principales associations d'étudiants formaient jusqu'à présent des coteries, qui avaient accablé certaines carrières ; il fallait en avoir fait partie pour atteindre à de hautes situations, à la Wilhelmstrasse ou dans tel autre ministère. Tout cela est fini. Seuls subsistent désormais, sans distinction d'origine, ceux qui auront fait leurs preuves de capacité et de fidélité au nouveau régime.

Il faudra voir. Pour le moment, un autre groupement, le « Köseer Verband », qui groupe les « corps » les plus aristocratiques, n'a accepté de se dissoudre que comme fédération ; les sociétés dont il se composait subsisteront individuellement. Et d'ailleurs, des intérêts de classe ou de caste ne peuvent-ils trouver d'autres formes pour se grouper ?

Le vin allemand

On a célébré dans tout le Reich la semaine du vin allemand. Dans le Palatinat, on a inauguré une route du vin qui traverse les crus les plus célèbres, et à Berlin une cavalcade a promené dans les rues des tonneaux, des vignes en papier et des jeunes filles brandissant des coupes à moitie pleines. « Ou est le vin ? » criaient les badauds, car on avait promis d'en distribuer 4.000 bouteilles ; ce qui est bien peu pour quatre millions d'habitants.

Combats, mais il a admis, en particulier au cours de sa grande manifestation oratoire à Fremont, que quantité de mesures prises avaient besoin d'être ajustées et révisées. Bien mieux, il a annoncé une trêve dans l'application du New Deal et déclaré que, la plupart des buts visés ayant été atteints, un moment de répit était proche. Si cette assurance de répit ne termine pas la lutte, elle l'apaise en tout cas, et il est hors de doute que, dès à présent, M. Roosevelt met, avec habileté, cet apaisement à profit pour s'efforcer de regagner une partie de l'influence perdue et d'accroître, en même temps que son prestige, ses chances de réélection.

Marcel CHAMINADE.

LETTRE DES ETATS-UNIS

Qui bénéficiera de la reprise économique ?

Après une session qui s'est prolongée outre mesure, une des plus longues que l'histoire des Etats-Unis ait enregistrées, le Congrès est enfin parti en vacances, à la fin du mois d'août, sans avoir, d'ailleurs, pu épouser son ordre du jour. Depuis le début, en effet, les délibérations n'ont cessé d'être confuses, tumultueuses, et marquées par de continuelles tentatives d'obstruction. Beaucoup plus encore qu'à la Chambre des Représentants, l'insubordination à l'égard de la Maison Blanche s'est manifestée au Sénat d'une manière grandissante et à peu près ininterrompue. Le président Roosevelt a dû lutter sans relâche contre des surenchères démagogiques venues de tous les points de l'horizon politique, surenchères auxquelles il a été amené à céder largement plus d'une fois, sans réussir toutefois, par ces concessions, à désarmer ses adversaires.

Néanmoins, grâce à une indéniable habileté manœuvrière, il a pu obtenir, avant la séparation du Congrès, le vote d'un certain nombre de lois destinées, socialement, financièrement et économiquement, à exercer des répercussions profondes et diverses aux Etats-Unis et dont quelques-unes apparaissent, dès à présent, comme pouvant avoir des conséquences fort dangereuses. Parmi les plus importantes de ces

lois, il convient de citer, au premier plan, le bill de Sécurité sociale, créant l'assurance-chômage et l'assurance-vieillesse, la loi Wagner-Connelly sur les relations entre les salariés et les employeurs, et la loi bancaire modifiant le fonctionnement du système fédéral de Réserve. Il faut y ajouter, en raison des intérêts considérables qu'elles affectent et des violentes controverses qu'elles ont déchaînées, celle qui réglemente les sociétés de services publics, celle qui modifie l'Agricultural Adjustment Administration, celles qui concernent la Tennessee Valley Authority, et l'industrie houillère, et, enfin, celle qui aggrave lourdement les impôts sur la fortune acquise.

Malgré les succès que ces différents votes constituent à l'actif du gouvernement, il est toutefois certain que le Président a vu son prestige décliner sérieusement, que le danger d'une coalition qui, à plusieurs reprises, avait failli s'effectuer entre adversaires de droite et de gauche, subsiste pour l'avenir et il faut s'attendre à voir exploiter le vif mécontentement suscité, de divers côtés, par les initiatives législatives de l'administration fédérale, au cours de ces vacances parlementaires qui, de ce fait, acquièrent une importance exceptionnelle. Elles marquent, en réalité, le commencement de la

campagne électorale, campagne qui menace d'être acharnée. Un autre facteur encore contribue à leur donner une grande portée politique : la reprise commerciale et industrielle très nette qui s'observe aux Etats-Unis.

Depuis près de huit mois maintenant, Wall Street monte presque sans interruption. L'indice des actions industrielles qui, au début d'avril, se tenait encore au-dessus de cent, s'élève, à l'heure actuelle, au-dessus de cent quarante et la valeur de l'ensemble des titres cotés à la Bourse de New-York s'est appréciée de plus de sept milliards de dollars. De 35 % de leur capital l'année dernière, les aciéries travaillent en ce moment à 50 %, et les industries de machines-outils à 51 %. Les ventes des machines agricoles, des automobiles et des tracteurs sont respectivement en progression de 50 %, 47 % et 30 %. On s'attend à ce que la valeur des constructions nouvelles atteigne pour 1935, quatre cents millions de dollars, contre deux cent cinquante en 1934. Le commerce de détail et les grands magasins enregistrent un volume de transactions supérieur de 25 % à celui de l'exercice précédent. Mais qui recueillera les bénéfices de cette reprise ? Sera-ce le gouvernement ou l'opposition ? Républicains et démocrates s'apprennent, en tout cas, à exploiter l'amélioration de la situation économique et chaque partie essaiera de persuader l'électeur qu'elle est exclusivement due à ses seuls mérites et efforts, les républicains en affirmant qu'elle est venue malgré le New Deal et qu'elle résulte d'un retour à un régime plus libéral obtenu grâce à la tenace campagne des anti-rooseveltiens, les démocrates en soutenant qu'elle est le fruit de l'économie dirigée, d'une inlassable et judicieuse politique d'intervention.

Comment l'opinion réagira-t-elle en présence de ces deux thèses opposées qui ont chacune d'incontestables qualités persuasives et qui ne pourront manquer d'exercer une forte impression ? Il est encore prématuré de se prononcer à cet égard, et les chances des groupements antagonistes, rooseveltiens et anti-rooseveltiens, semblent très divisées, et subissent d'ailleurs des modifications d'un jour à l'autre. La seule chose certaine est qu'il y a un an il ne venait pour ainsi dire à l'esprit de personne de discuter la possibilité d'un échec de M. Roosevelt, alors que cette possibilité est aujourd'hui couramment admise.

Dans les Etats riches du Nord-Est et de l'Est, notamment, M. Roosevelt a perdu beaucoup de terrain, comme une série d'événements, entre autres l'élection du Rhode Island et les incidents du Massachusetts, est venue le montrer, et le vote du tax bill a encore concouru à affaiblir sa situation.

Dans l'Ohio, où le gouver